

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice de LAVALLAZ

Ce bon curé de Saint-Gilles

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1918, tome 16, p. 181-183

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Ce bon curé de Saint-Gilles

C'était un vieil abbé. Il portait une soutane de propriété douteuse et plus généralement rapiécée. Ses rabats cependant étaient toujours irréprochables. Il avait concentré toute sa vanité sur cet ornement que porte si bien l'ecclésiastique français.

Je le vois encore, au gros de l'été, faisant la toilette de sa sacristie, un balai à la main, la calotte grasse en bataille sur ses cheveux blancs ébouriffés, la soutane relevée jusqu'aux genoux et sous son menton un rabat impeccablement ajusté avec de beaux filets blancs bien nets. « Voyez-vous, mon bon Monsieur, me disait-il, en parlant de ses rabats, c'est tout ce qui nous reste de l'ancien régime, et puis cela nous distingue du clergé étranger. » « Le clergé étranger, l'ancien régime », voilà les deux marottes du bon curé.

Le clergé étranger, c'était ces ecclésiastiques suisses ou allemands que l'on rencontre dans les gares, dans les trains, un peu partout, en col romain et redingote, une valise noire de commis-voyageur à la main, véritables épouvantails pour le bon curé, dans l'esprit duquel ils

incarnaient le rationalisme, le modernisme, erreurs cosmopolites qui pullulaient alors en terre de France, et que mon brave ami prétendait, à tort ou à raison, sorties des bazars universitaires allemands. Comme gallicanisme, ça n'était certes pas exagéré. Le clergé étranger comprenait aussi Lamennais, Renan, Loisy, Lemire le député et toute une bande de jeunes abbés férus de politique, la bouche pleine de grands mots sur des théories extraordinaires tels que le socialisme, la question sociale.

La question sociale, il ne fallait pas lui en parler, ça le mettait hors de lui et si, par hasard, des confrères traitaient en sa présence cette captivante question, il se retranchait derrière un mutisme peu engageant et je l'entendis une fois qui grognait tout bas « Belzébuth ! Belzébuth ! »

Mais l'ancien régime ! Ah ! mes frères, parlez-moi de ça. C'était quelque chose de bien beau, une manière de Paradis terrestre. L'ancien régime c'était tout à la fois, le roi, au milieu de sa cour, les évêques en carrosses dorés, c'était Bossuet, Fénelon, Port-Royal (il mélangeait un peu le brave homme, mais qu'importe). Hélas, l'âge d'or était passé depuis longtemps et de ce monde disparu il ne restait guère que des Messieurs de Saint-Sulpice et... lui, le bon curé de Saint-Gilles.

Ah ! ces Messieurs de Saint-Sulpice, voilà des gens à la hauteur ! Il n'avait pas le plaisir de les connaître mais tout de même, il était certain qu'il aurait fait un excellent sulpicien.

Voilà l'état d'esprit du bon abbé quand je fis sa connaissance, un jour d'été alors que j'excursionnais en Haute-Savoie.

Sur sa jeunesse, sur sa famille je ne savais que peu de choses, pour ainsi dire rien du tout.

Un charitable confrère m'avait seulement confié que Monseigneur d'Annecy ne sachant que faire d'un pasteur aussi démodé, original, l'avait envoyé à Saint-Gilles pour se débarrasser de lui. Saint-Gilles est un petit village, peuplé de montagnards rudes et peu commodes, ayant besoin d'un ecclésiastique qui ne s'occupe d'eux qu'au moment du baptême, voire du mariage et à l'article de la mort ; en un mot des chrétiens très modernes tenant à ce que tout se passe correctement, mais rien de plus, s'il vous plaît.

Aussi le brave prêtre s'occupait le moins possible de

ses ouailles. « Ces gens-là ne comprennent rien » disait-il avec un air de mépris très chrétien.

Il sortait peu ; je ne l'ai guère connu, que soignant les choux dans le jardin de son presbytère, ou lisant Cicéron « son très cher maître ».

Fors le saint jour de Pâques son église était vide, le dimanche à grand'messe ; quelques vieilles femmes chuchotaient au fond, sa sœur qui lui servait de cuisinière priait au premier banc, un chantre faisant rugir aux orgues des airs baroques et c'était tout. Mon bon ami dédaigneux d'un semblable auditoire avait peu à peu perdu l'habitude de monter en chaire. Après vêpres, qu'il chantait seul de sa stalle, car à vêpres il n'y avait franchement plus personne, il s'asseyait dans le salon du presbytère, une petite maison blanche, la moins confortable du village, et son éternel Cicéron sur les genoux, il regardait par la fenêtre, les grands bois de sapin qui montent de Saint-Gilles presque jusqu'au sommet de la montagne, il écoutait la voix du torrent au fond de la vallée et rêvasait ainsi des heures et des heures.

A quoi ? qui saurait le dire ? Peut-être à l'ancien régime. J'ai souvent cru que ce bon prêtre avait une âme de poète. Je ne le lui ai pas dit, il m'aurait mis à la porte, car chez lui la poésie c'était Musset et Musset c'était... Je ne le dirai pas, vous pouvez aisément vous le figurer.

Lorsque aux jours de fête, filles et garçons dansaient la farandole sur la place du village au son d'un harmonica, accompagné des aboiements de tous les chiens de la contrée, il me disait en haussant les épaules : « Que voulez-vous, c'est l'esprit du siècle. » « L'esprit du siècle » il n'aurait probablement pas su le définir, mais cela marchait de pair avec Musset et « le clergé étranger ». C'était une bien mauvaise herbe que le pauvre vieux n'avait sans doute jamais osé sarcler de peur de se salir les mains. Voilà tel que je l'ai connu il y a cinq ans, le bon curé de Saint-Gilles. Je l'ai revu l'an passé, bien vieilli, tout rhumatisant mais attendant avec sérénité le grand Départ.

Et maintenant il est parti ; par un beau jour d'été, il a quitté cet enfer républicain. Il incarnait pour moi un certain vieux clergé qui ne faisait peut-être pas toujours le compte de la Sainte Eglise de Dieu, mais qui était bien charmant tout de même. Pauvre curé de Saint-Gilles !

M. de LAVALLAZ.